

A close-up portrait of Nathalie Kosciusko-Morizet, a woman with dark hair pulled back, looking slightly to the left with a neutral expression. She is wearing a dark, possibly black, collared shirt. The background is blurred, showing indistinct shapes and colors.

NATHALIE  
KOSCIUSKO-  
MORIZET

Tu viens?

Gallimard

Extrait de la publication

TU VIENS ?

NATHALIE KOSCIUSKO-MORIZET

TU VIENS?

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2009.*

*À Paul-Élie,  
À son père.*



## Prologue

ORESTE : Viens, nous allons partir et nous marcherons à pas lourds, courbés sous notre précieux fardeau. Tu me donneras la main et nous irons...

ÉLECTRE : Où?

ORESTE : Je ne sais pas; vers nous-mêmes.

JEAN-PAUL SARTRE,  
*Les Mouches.*

Notre époque est traversée d'un grand doute. Bonne raison pour parler un peu de demain, pour rêver un peu à demain. Tu viens? D'y aller ensemble, d'en parler ensemble, la destination gagnera en clarté, et le chemin en sera facilité. Il traverse déjà l'écologie et le numérique.

Tu viens? L'invitation peut paraître racoleuse, mais partager des idées pour demain vaut bien de prendre quelques risques. Et puis la place des

femmes dans la galerie des prophètes et dans la société tout entière est encore suffisamment incertaine. Il faut bien ruser avec l'ordre établi, pour finalement être entendue.

Si l'histoire est écrite par les vainqueurs, l'avenir l'est aussi. Et tous deux le sont par les hommes. La politique n'échappe pas à la règle, qui veut que les grandes figures historiques, les modèles et les héros ne soient pas des femmes. Il naît moins de femmes que d'hommes, mais elles sont pourtant plus nombreuses : nous vivons plus longtemps, nous survivons mieux. Voilà qui ne nous donne nulle prépondérance. Nous formons une majorité minoritaire, encore et toujours sous tutelle. Si peu a changé depuis que Simone de Beauvoir déplorait que « les voix féminines se taisent là où commence l'action concrète » ou que les femmes « n'ont guère orienté la politique que dans la mesure où la politique se réduisait à l'intrigue : les vraies commandes du monde n'ont jamais été aux mains des femmes<sup>1</sup> ».

Chacune d'entre elles, chacune d'entre nous, a pris la mesure de cette « insignifiance historique » qui nous prive de modèles. Je l'ai éprouvée à mon tour, m'engageant en politique. J'ai vérifié combien il était difficile de m'inscrire dans une filiation, de

1. *Le Deuxième Sexe*, Gallimard, 1949, t. I, pp. 219-220.



me réclamer d'une tradition, et plus encore combien il m'était impossible de me reconnaître dans une figure féminine. Non seulement les héroïnes féminines sont en petit nombre, mais leurs vies semblent inexorablement vouées au malheur ou à la folie ; « la plupart des héroïnes féminines sont d'une espèce baroque » ou des « monstres étranges », notait encore Beauvoir<sup>1</sup>. Il faut lui accorder que, entre Jeanne d'Arc et Marie Stuart, la féminité politique n'est pas exactement un modèle d'épanouissement et que l'on préférerait trouver dans les livres ou les souvenirs les traces d'une Charlotte de Gaulle ou d'une Jeanne Monnet, d'une Léonie Blum ou d'une Mauricette Schumann, plutôt que celles du bûcher ou de la hache du bourreau. Mais c'est ainsi : le destin de nos héroïnes est tragique, ici comme ailleurs : Benazir Bhutto, Indira Gandhi ou Aung San Suu Kyi. Demain, sans doute, l'histoire offrira des parcours féminins plus ordinaires et plus paisibles. L'heure est encore aux figures dramatiques, au combat.

L'une des toutes premières d'entre elles est un personnage mythologique : Antigone. Elle est, solitaire et démunie, la femme qui dit « non » et affronte le roi Créon pour obtenir, au prix de sa propre vie,

1. *Ibid.*, p. 220.

que le cadavre de son frère mort au combat reçoive une digne sépulture. Plus encore que de son héroïne, Antigone est le nom d'une confrontation, entre le roi de Thèbes qui a prononcé l'interdiction des funérailles et la femme qui a transgressé ses ordres pour aller enterrer son frère à mains nues. Elle vient devant le roi et justifie son geste. Et le roi, en réponse, loin de se comporter en despote, lui donne une leçon de politique et tente de la sauver malgré elle.

Les pages qui suivent reviendront sur cet épisode, dont les leçons politiques n'ont rien perdu de leur force. Elles m'ont au contraire paru pouvoir guider la réflexion sur l'avenir qui est l'objet de cet ouvrage. Les voix qui résonnent dans le palais de Thèbes nous parlent encore : du heurt de la souffrance individuelle et de la raison d'État, mais aussi du caractère presque fortuit de l'exercice du pouvoir, ou de cette idée, enfin, que la politique devrait être attentive avant tout à ceux qui viennent dire qu'ils sont laissés pour compte.

Ces questions anciennes, je les ai rencontrées en travaillant le plus souvent sur des sujets d'avenir. Chargée de l'écologie à divers titres, puis de l'économie numérique et de la prospective, j'ai sans cesse été confrontée à l'avenir commun, comme si ma vocation était de me retrouver, toujours, à l'entrée d'un nouvel âge, sommée de répondre aux inquié-

tudes, de sonder l'avenir de la planète, entre les modifications génétiques et le changement climatique, de penser la dématérialisation numérique du lien social et d'entendre les protestations de ceux qui se sentent abandonnés par le monde qui vient.

Le regard que nous portons sur notre avenir est inquiet. J'ai cherché à en exposer ici les raisons, celles du moins auxquelles mon expérience d'élue m'a rendue attentive, pour dire combien nous avons besoin aujourd'hui d'entendre les prophètes, y compris les prophètes de malheur, et besoin d'écouter tous ceux qui s'insurgent contre le renoncement et l'abandon. L'action politique est une préparation collective de l'avenir, au sein d'institutions et de communautés qui sont engagées dans un bouleversement mondial dont nous percevons tous l'ampleur et la profondeur. Nous les observons toutefois, sans avoir la certitude de pouvoir en maîtriser le cours et la direction, sans que la politique, à laquelle il revient de préparer rationnellement l'avenir, soit toujours en mesure d'exercer sereinement sa mission. C'est l'une des raisons pour lesquelles elle doit être attentive aux émotions, avec leur part d'irrationnel, d'inquiétudes mais aussi de rêves.

Parce qu'elle vieillit, parce que son avenir est incertain et que le sens de son existence lui fait défaut, notre société abandonne parfois plus qu'elle

ne lie. Elle éloigne les uns des autres les citoyens qui, à leur tour, s'oublie et s'abandonnent eux-mêmes, au point de ne plus pouvoir se consacrer à l'obligation qui leur est pourtant faite de réfléchir ensemble au monde qui vient, d'inventer les modes de vie qui leur permettront d'affronter l'urgence environnementale et le conflit des nations pour vivre mieux.

Les questions qui traversent ces pages en font un livre de « prospective ». Il est aussi la chronique d'une chasse à un animal heureusement perturbé, le crapaud fou. Il est surtout le préambule d'une réflexion commune : j'ai souhaité qu'il pose à son lecteur des questions.

## *Voir le monde qui vient*

La tribu prophétique aux prunelles ardentes  
Hier s'est mise en route, emportant ses petits  
Sur son dos, ou livrant à leurs fiers appétits  
Le trésor toujours prêt des mamelles pendantes.

Les hommes vont à pied sous leurs armes luisantes  
Le long des chariots où les leurs sont blottis,  
Promenant sur le ciel des yeux appesantis  
Par le morne regret des chimères absentes.

Du fond de son réduit sablonneux, le grillon,  
Les regardant passer, redouble sa chanson ;  
Cybèle, qui les aime, augmente ses verdure,

Fait couler le rocher et fleurir le désert  
Devant ces voyageurs, pour lesquels est ouvert  
L'empire familial des ténèbres futures.  
[...]

CHARLES BAUDELAIRE,  
« Bohémiens en voyage »,  
*Les Fleurs du mal.*

Les bohémiens du sonnet de Baudelaire sont des prophètes, et la prophétie n'est donnée qu'à ceux qui sont familiers du monde et le parcourent sans relâche. Elle est offerte à ceux qui perçoivent à la fois les beautés du présent et les ténèbres à venir. Penser le monde qui vient, c'est chercher à réunir ce dont vivent les bohémiens de Baudelaire. Avoir l'un sans l'autre est vain. Si nous nous contentions du chemin présent, nous resterions aveugles à ce qui vient, et si nous redoutions simplement l'avenir, nous ne pourrions plus avancer. Aussi nous faut-il cheminer vers le monde de demain sans renoncer aux beautés présentes et sans ignorer les « ténèbres futures ».

La politique demande un perpétuel effort de prospective, d'enquête sur l'avenir. Que l'on doive concevoir et orienter une politique gouvernementale, mener le développement d'un secteur économique particulier ou accompagner une transformation sociale donnée, il faut toujours anticiper, prévoir. Auguste Comte en avait fait la formule de ce qu'il inventait au XIX<sup>e</sup> siècle sous le nom de « sociologie » : il faut, disait-il, « savoir pour prévoir, prévoir pour pouvoir ». Cette exigence se révèle bien plus pressante lorsque l'action politique porte sur une réalité à venir mais encore méconnue, incertaine. L'écologie vérifie la nécessité de l'anticipa-

tion, et elle le fait sur le mode de l'inquiétude. L'inquiétude citoyenne, lorsque tout semble changer et que les cris d'alarme sont parfois apocalyptiques, et l'inquiétude politique, celle du responsable à qui l'on demande des réponses, du politique qui doit prendre des décisions et engager des processus dont le terme est extrêmement lointain, bien plus loin, déjà, que notre propre existence. On peut imaginer la génération suivante, celle de nos enfants, mais les « générations futures »? Nous en avons fait, pourtant, un objet politique, sinon un sujet de droit, c'est-à-dire aussi un objet d'étude, d'attention et de savoir. Cela impliquait en même temps que la réflexion et le discours politique accueillent une forme d'imaginaire futuriste, de scénario d'avenir, qui avaient disparu à la fin des années 1970 avec l'effondrement, entre autres grands récits, du projet communiste. J'ai grandi dans cette désillusion.

Comme tous les « enfants de la crise », j'ai assisté à la disparition des grands rêves politiques qui avaient porté les générations précédentes. Les « prunelles ardentes » des prophètes d'avenir ne voyaient rien d'autre que le temps gris et très métallique de l'argent. Nous venons de traverser plus de trente années dont on pourrait dire qu'elles ont été l'époque de la quantité — celle du profit et de la possession, de l'accumulation des produits et du culte de la dépense.

Elle touche à sa fin. Nous sommes entrés dans ce que l'on appelle souvent une « période de transition », mais l'expression est bien trop faible : le monde qui vient est un crépuscule, une nuit qui tombe. Nous aurons à la traverser avant que le jour se lève. Nous devons donc, à nouveau, rêver.

Au moment où j'écris ces lignes, nous sommes plongés au cœur d'une crise dont chacun sait qu'elle est non pas simplement la crise de l'économie, ce qui du reste ne veut pas dire grand-chose tant le terme est vague, mais bien plutôt une crise d'époque, sinon de civilisation, une crise du sens et des valeurs. Je viens d'employer des mots encombrants ; sans doute faudrait-il y apporter quelques précisions ou nuances, dire au juste ce que sont ces valeurs qui se perdent, au risque sinon de m'imaginer sur un escabeau à Longjumeau en train de graver sur le fronton de ma mairie un joyeux appel solennel à la morale, au travail ou à la famille. J'y reviendrai plus tard, avec plus de circonspection. C'est le trouble du sens et son absence collective qui pour l'instant m'intéressent.

L'urgence est là, parce que la crise où nous nous trouvons est avant tout une crise du sens, c'est-à-dire d'abord une crise de direction. Nous peinons à nous orienter collectivement. La route que nous avons longtemps suivie est à la fois sans retour et



sans issue. Il faut en emprunter une nouvelle, la tracer au besoin, mais laquelle et vers où ? Le monde de demain, nous le découvrirons selon que nous l'avons cherché, selon les routes que nous parcourons et selon la manière dont nous nous préparons à l'habiter. Les décisions que nous prenons aujourd'hui feront cette rencontre.

Il en est de bien mauvaises, et c'est pourquoi il faut discerner dans les ténèbres le risque de se retrouver, bientôt, perdus et défaits au milieu d'une planète devenue malade et hostile. Rêvons : la crise est un songe. Elle n'est pas seulement le temps de la déroute ; elle est aussi celui du « jugement » que nous devons porter sur nos habitudes et nos mœurs, qu'elles soient financières, industrielles ou civiles, afin de mieux comprendre pourquoi nous avons échoué et par quoi nous avons été dépassés. Pour mieux découvrir les chemins.

#### LA PROSPECTIVE OU L'UTOPIE ?

Pour imaginer le monde qui vient, il faut tracer des contours ou des lignes claires autour de formes qui restent encore floues. On doit observer les modes de vie, les institutions, les objets, se demander comment ils sont susceptibles d'évoluer. C'est là l'essen-

tiel de l'activité de prospective. Mais l'exercice a ceci de particulier, y compris lorsqu'on s'y adonne depuis le secrétariat d'État chargé de la Prospective, qu'on ne peut manquer d'y mêler ses espoirs et ses craintes. L'imaginaire politique est fait de cela, de ce mélange d'espoirs et de craintes, et de l'impossibilité où nous sommes de pouvoir envisager notre société, notre pays, de manière objective ou neutre. Lorsque les contours sont flous, que les instruments des sciences sociales, les indices statistiques ou les enquêtes ne nous donnent pas une connaissance sûre, la prospective prend un tour hypothétique. Je l'observe dans les nombreux rapports que je sollicite et consulte, et je remarque ces points de bascule que sont toujours les moments où, dans les simulations d'avenir, la clarté du dessin s'estompe. Dans les rapports de prospective et les études que je lis, je suis attentive à l'apparition des points d'interrogation, qui indiquent le fléchissement du raisonnement. Le moment où leur auteur se trouve devant les chemins qui bifurquent, au bout d'une carte dont il aurait dessiné méticuleusement chaque détail, mais dont soudain il se demande comment la poursuivre, faute de connaître les itinéraires.

Les points d'interrogation indiquent autant de possibles futurs, et, dans la langue très descriptive des rapports, des formules hypothétiques font leur appa-

rition, en même temps qu'un même et unique verbe l'emporte petit à petit sur tous les autres : le verbe « pouvoir », conjugué au conditionnel : « En Europe, la part de la demande de travail moyennement qualifié pourrait diminuer de 7 %<sup>1</sup> » ; « Dans ce contexte, on pourrait assister à une modification de la géographie des places financières dans le monde<sup>2</sup> » ; « L'Europe pourrait jouer un rôle de médiateur entre la Chine, les États-Unis et les autres pays pour obtenir des engagements de réduction à 2050<sup>3</sup> ». Les formules de ce type abondent, qui laissent le lecteur hésitant : le rapport nous dit-il que l'évolution est simplement possible, ou bien qu'elle est probable ? Nous dit-il qu'elle serait envisageable au prix d'un effort nécessaire ? Très souvent, nous ne le savons pas : la lecture des rapports de prospective est un étrange exercice de politique-fiction, dont la part romanesque et imaginaire perce subrepticement sous les tableaux et les données. Nous avons là des textes qui esquissent des horizons, des possibles, des textes dont nous devinons qu'ils portent avec eux une part de souhait et de rêve, de crainte également, mais sans que nous sachions ce que leurs

1. *France 2025*, I, « Diagnostic stratégique », p. 70.

2. *Ibid.*, p. 82.

3. *Ibid.*, II, « Ressources rares et environnement », p. 21 (il s'agit de la réduction des émissions de gaz à effet de serre).

auteurs ont réellement en tête, sans que nous parvenions à faire la part entre ce qui est prévu et ce qui est attendu. Les prospectivistes ont-ils des désirs ? Les prospectivistes lisent-ils du Asimov ou du Dick, le soir venu ? Les prospectivistes présumant-ils parfois des forces de la nation ? Prennent-ils une juste mesure des vicissitudes et des faiblesses des affaires humaines ?

La prospective comporte une part d'utopie, sans doute. On voit mal comment il serait simplement possible d'imaginer l'avenir d'un pays sans l'inscrire dans une certaine représentation de l'histoire humaine et politique, sans avoir une idée au moins vague du sens de l'Histoire.

Lorsque le général de Gaulle créa le Commissariat général du plan<sup>1</sup>, le 3 janvier 1946, il entreprit de rattacher directement au chef du gouvernement une institution qui devait définir la planification économique du pays et mener de la sorte un travail de réflexion et de veille sur l'évolution de la société. Une telle planification supposait bien sûr un État fort et souverain, disposant d'une prise réelle sur l'économie du pays. Elle supposait également une représentation claire de l'état du pays comme de

1. De son vrai nom « Commissariat général du plan d'équipement et de la productivité », rattaché au Premier ministre.

*Achevé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 16 octobre 2009.  
Dépôt légal : octobre 2009.  
Numéro d'imprimeur : 74510.*

ISBN 978-2-07-012777-1/Imprimé en France.

171888



# Tu viens ? Nathalie Kosciusko-Morizet

Cette édition électronique du livre *Tu viens ?*  
de *Nathalie Kosciusko-Morizet*  
a été réalisée le 13/10/2009 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en octobre 2009 (ISBN : 9782070127771)  
Code Sodis : N32458 - ISBN : 9792070287719